

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 6 août 1890

Discours prononcé par M. Hermann DIETZ, Professeur de Rhétorique

Chers Elèves,

L'Université, dans sa tendresse maternelle, vous épargne, durant toute l'année scolaire, bien des contraintes, bien des ennuis qu'elle infligeait à vos aînés. Pendant dix longs mois elle vous sourit ; puis, tout à coup, *in extremis*, à l'heure fiévreuse où, comme ces ombres impatientes du poète, vous aspirez à l'autre rive, je veux dire à la liberté prochaine, l'Université, de souriante, se fait austère ; elle prend un air grave, - j'ai peur que vous ne disiez maussade, - elle vous fait subir un supplice auprès duquel celui de Tantale était bénin, car Tantale ne convoitait que des satisfactions vulgaires, et ce sont les plus nobles joies, des couronnes, ou tout au moins l'indépendance, que ce discours fatal éloigne de vos bras prêts à les saisir. Je voudrais du moins, mes amis, en bourreau compatissant, vous adoucir les rigueurs de cette épreuve, et vous entretenir d'un sujet qui vous fut cher.

Vous aimez déjà votre lycée ; vous l'avez aimé dès le premier jour, pour l'air qu'on y respire, pour la saine humeur qui y circule, pour la lumière qui y baigne les esprits et les cœurs ; vous l'aimez pour la sollicitude paternelle, c'est-à-dire à la fois douce et ferme, dont vous enveloppe une administration qui ne règne pas, qui gouverne à peine, ou qui du moins s'est fait du gouvernement un idéal assez rare : elle veut uniquement vous aider à vous épanouir. Semblable à ces généraux légendaires qui connaissaient tous leurs soldats, elle connaît intimement chacun de ses élèves, elle les connaîtra de même quand ils seront légion, parce qu'elle s'intéresse à eux, non comme à des numéros abstraits, mais comme à des êtres vivants, - *étendus et pensants*, - dans lesquels sommeille quelque force qu'elle met son devoir, son honneur et son plaisir à susciter !

Attachés comme vous l'êtes à cette maison, pleins de respect et d'affection pour ceux qui président à ses récentes destinées, vous écouterez, j'imagine, avec l'attention d'une confrérie plus patiente du panégyrique de son Saint que du sermon antique et solennel, le panégyrique du grand naturaliste et de l'éloquent écrivain sous l'invocation, sous le patronage duquel est placé le lycée Buffon.

Pourquoi ce lycée est bien nommé, quel tact heureux l'a fait désigner ainsi, en quoi ce nous est une gloire, un gage de brillant avenir de nous appeler comme nous nous appelons, en même temps sans doute que c'est pour la gloire majestueuse de Buffon un rajeunissement piquant et qui l'égaie de veiller sur la fraîcheur et la grâce de vos années ; quelles leçons Buffon donne, prodigue, non pas seulement à sa petite église de céans, mais à toute la jeunesse d'aujourd'hui, voilà ce que je vais essayer de vous dire.

Vous avez tous vu la tête à deux visages du dieu Janus ; on aurait pu, ce me semble, tandis qu'on mêlait si harmonieusement dans cet édifice l'antique et le moderne, sculpter sur notre façade ce double masque qui serait ici un symbole ; c'est même un supplément d'ornementation que je me permettrais de recommander à notre architecte, si je ne craignais de faire dire que notre lycée n'est point fini. Nous avons aussi deux visages ; mais n'allez pas croire que l'un exprime la paix, l'autre la guerre ; non, ils se fondent au contraire en une parfaite intelligence : c'est d'un côté le collègue antique, - antique ne veut pas dire vieilli – avec ses langues mortes, - c'est-à-dire les plus dignes de rester toujours vivantes ; - de l'autre, le collègue moderne, avec tout ce que ce mot implique de séduisant et de pratique. Comment graver sur ce Panthéon des études secondaires, sur ce temple où les cultes les plus divers veulent vivre et vivent en un intime accord, une dédicace plus appropriée, qu'en le vouant à celui dont on a dit que son génie égalait la majesté de la nature, mais dont on aurait pu dire plus exactement peut-être que les sciences et les lettres, les études classiques et les autres, lui sont également reconnaissantes. Le même sentiment d'ingénieuse délicatesse qui a désigné comme président de cette journée, de cette fête, la première de notre maison, le plus lettré des économistes, le membre de l'Institut le plus soucieux des intérêts de la vie réelle et le plus disert à les défendre ; le même sentiment d'ingénieuse délicatesse qui lui a fait accepter cette présidence pour notre honneur et notre plaisir, qui lui a même fait oublier que Buffon a parfois combattu le libre échange, est aussi celui qui a recommandé à l'Université comme notre président de tous les jours l'auteur du *Discours sur le style* et de l'*Histoire naturelle*.

L'auteur du *Discours sur le style* est un classique incomparable, ou, pour mieux dire, c'est la théorie même de l'art, de l'éloquence classique qu'il a faite avec une autorité qu'on peut reconnaître exclusive, mais qu'il faut proclamer magistrale. Si l'ordre est la vertu souveraine et la marque de ce chœur auguste où la voix harmonieuse de Racine s'allie aux accents rythmés de Sophocle, où la parole austère de Bossuet fait écho à la grave parole de Démosthène, il semble que Buffon ait tracé d'une main sûre la doctrine de cette noble tradition, car à l'ordre il a sacrifié le mouvement, comme ces politiques qui dans leurs plans de gouvernement réussissent mal à concilier la discipline et la liberté. Après la belle ordonnance des idées, le second caractère des œuvres vraiment classiques, c'est la conformité parfaite, la rigoureuse égalité de l'expression à la pensée ; à ce titre encore, Buffon est un modèle. Oui, c'est un préjugé de le déclarer solennel, si solennel veut dire emphatique, si par cette épithète où se glisse volontiers quelque ironie en ce temps de laisser aller et de laisser faire, on prétend indiquer un écart, une disproportion entre la simplicité du fond et la dignité de la forme qui le revêt. Buffon, notre Buffon, écrit avec majesté parce qu'il pense avec grandeur. Si au lieu de définir le cheval en naturaliste du Muséum, et en logicien soucieux des règles de la définition, il nous le présente avec la pompe que vous savez, c'est qu'il est un moraliste, c'est que cheval pour lui n'existe que par rapport à l'homme, et qu'il était en effet l'une de ses plus *nobles conquêtes*, alors que l'homme n'avait pas encore dompté tout ce qu'il a dompté depuis, la nature, en combien de ses mystères, l'étendue, dans toutes ses dimensions ! Le style de l'académicien idéal qui fait le sujet de ce discours n'est en jabot et en manchettes que lorsque son esprit est en grande tenue ; quand Buffon cause, fût-ce dans un salon précieux, il est familier, ne vous déplaît, et bonhomme ! Un jour qu'en une société, la plus raffinée du monde, on le louait d'unir dans ses écrits tant de clarté à tant d'élévation : « Oh ! diable ! s'écria-t-il, quand il est question de *clarifier son style, c'est une autre paire de manches !* » Ce jour-là, sans doute, il n'avait pas mis ses manchettes, ou comme disait Boileau d'une distraction de toilette de son ami La Fontaine, il les avait mises à l'envers. Ce n'est pas là, j'en conviens, sa

note habituelle ; le train ordinaire de sa pensée est plus majestueux. Pourquoi cela ? C'est qu'il est, à vrai dire, un philosophe de la nature ; il a beau définir le génie une longue patience, nous avons peine à nous le figurer, comme un Claude Bernard ou un Pasteur, en tablier de laboratoire, car il a dit aussi : « Le meilleur creuset, c'est l'esprit, » et c'est plutôt par l'éclat des plus grandioses, des plus fécondes hypothèses, que par la prudence de l'observation, la lenteur méthodique de l'expérience qu'il a bien mérité de la science. La période de Buffon, les termes généraux qu'il recommande parce qu'il les emploie lui-même, l'ensemble et le détail de son imposante manière, tout cela est à l'image de la conception qu'il s'était faite de l'étude de la nature, et ce rapport, le plus étroit, je pourrais dire organique, achève de faire de ce style un des plus parfaits exemplaires de la forme classique.

Par un cumul unique, à ce degré du moins, Buffon n'a pas une autorité moindre comme patron de l'enseignement moderne. Il ne m'appartient malheureusement pas de vous montrer avec une compétence suffisante l'originalité, la vigueur de son génie scientifique, de vous faire voir comment la hardiesse de ses vues, en prenant à la nature une grandeur fascinante et, - pourquoi ne pas le dire, - un charme dont les descriptions de Rousseau lui-même ne l'ont pas embellie, a rapidement suscité des vocations enthousiastes, comment son œuvre de savant s'est, en quelque sorte, dissipée et confondue dans les influences qu'il a exercées. Si la connaissance du monde physique tient aujourd'hui tant de place, et quelle place d'honneur, dans vos programmes, ne vous y trompez pas, vous le devez à ces poèmes sur la nature, comme disaient les anciens, à ces épopées cosmiques qui s'appellent la *Théorie de la terre* et les *Epoques de la nature*. D'autres terrains se sont formés, se sont amoncelés depuis un siècle ; à la surface de notre sol, le terrain primitif n'affleure plus guère que par intervalles, des couches épaisses l'ont recouvert et caché. Qu'importe, si c'est en ses profondeurs que l'on rencontre les premiers types des espèces qui nous sont familières, si de ces abîmes ont jailli des sources puissantes de renouvellement et de vie ! De la leçon de choses la plus enfantine au cours de physique ou de chimie le plus élevé, cherchez bien, vous en trouverez les racines, les origines, les plus assurées chez Buffon.

C'est chez lui, par exemple, - et je ne connais pas de titre plus éclatant à être invoqué comme un des initiateurs de l'esprit moderne, - c'est chez lui, c'est dans l'ensemble de son système que se rencontre la première ébauche, assez ferme pour être déjà scientifique, de la doctrine de l'évolution. Il estime que depuis le jour où sur cette planète suffisamment refroidie, la vie est devenue possible, jusqu'à celui où, refroidie progressivement, elle ne sera plus que blocs de roche et de glace, inhabitable aux animaux, ç'a été et ce sera un renouvellement, une adaptation incessante des espèces ; que *l'empreinte de leur forme n'est pas inaltérable*, - ce sont ses propres expressions, - et, pour le laisser encore parler lui-même, que « *cette empreinte se perfectionne ou se dégrade par les grandes vicissitudes de la terre ou des eaux, par la longue influence d'un climat devenu contraire ou favorable.* » Mais nous voici plus près encore de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire : « *Les espèces faibles ont été détruites par les plus fortes,* » c'est Buffon qui a écrit cette ligne féconde. Avais-je tort de vous dire que des mondes entiers sont en germe dans sa pensée et que la science la plus vivante, la plus actuelle, le reconnaît, le proclame comme un de ses fondateurs.

Vous voyez les affinités qui sont entre la riche, l'abondante complexité de ce penseur hardi, de ce rare écrivain, et les aspirations multiples, doubles au moins de notre lycée. L'âme de cette maison, si je puis dire, se sent comme en une intimité avec l'âme de Buffon. Et l'harmonie

n'est pas moins étroite entre les proportions imposantes de ce palais et la figure de Buffon, ses airs de *maréchal de France*. J'ai peine à me représenter son ombre tout à fait détachée des soins de la matière, indifférente à l'hygiène et au confort, insensible aux bienfaits de l'air, de la lumière, de l'eau, du luxe même, émoussée à toutes ces merveilles de la nature et de la civilisation qu'il a célébrées avec un égal amour. Non, je ne me figure pas Buffon comme un pur esprit, et je m'assure que, pareil à ces rois de l'Égypte qui se sentaient à l'aise en leurs pyramides et trouvaient dignes de leur grandeur ces habitations posthumes, il fait ses délices de ce séjour, qu'il erre avec complaisance sous ces portiques, à travers ces cours où s'ébauchent des jardinets, miniatures du Jardin du Roi, dans ces classes surtout et ces laboratoires, parmi ces appareils et ces collections naissantes où il mesure avec une fierté sereine les progrès que la science a faits depuis lui, mais grâce à lui.

Jusqu'ici, chers élèves, j'ai fait un peu comme ces âmes pieuses, dévotes plutôt, qui confisquent volontiers les saints pour leur usage personnel et s'imaginent que leur action tutélaire, bienfaisante, ne sort guère d'une petite chapelle : j'ai professé pour Buffon une admiration de clocher. Ne soyons pas si jaloux, il ne nous appartient pas à nous seuls, c'est à toute la jeunesse contemporaine que sa vie, que sa pensée, que son art versent à flots leurs enseignements.

A toute cette génération d'écoliers il enseigne, comme aucun autre, avec une autorité pénétrante, cette vertu robuste qui est tout simplement la santé de l'âme, la sérénité. Songez au *templa serena* de Lucrèce : personne n'a pu mieux que Buffon mesurer, sonder la beauté profonde de cette auguste image, car personne, jamais, n'e l'a plus entièrement réalisée. Il a vécu comme en un observatoire sublime, - si c'est ainsi que vous traduisez l'expression du poète, - où ne montaient point les bruits des passions humaines, au-dessus de la région des orages ; ou comme en un sanctuaire – si vous préférez la traduire ainsi, - où l'on ne médite que sur ce qui dure, indifférent aux choses qui passent, où la méditation assidue des causes et des lois met insensiblement dans l'âme je ne sais quoi d'immuable et de pacifique. Par une étrange ironie qui devrait déconcerter un peu ces systématiques à outrance, acharnés à emprisonner la vie morale dans les formules de la mécanique, à prouver que les plus grands hommes et les plus originaux ne sont encore que des résultantes aveugles de forces extérieures diversement, mais fatalement combinées, Buffon, en plein XVIII^e siècle, - il est mort moins d'un an avant la Révolution, - n'a de son temps que le sens, que la passion de l'univers physique ; pour tout le reste, il est de cent ans plus jeune, il est aussi peu le contemporain de Voltaire, que La Fontaine avait été celui de Bossuet. C'est vous dire qu'il vit en dehors de la politique. Quel intérêt voulez-vous que lui inspire la chronique éphémère, auprès du long travail des âges dans la contemplation duquel son regard s'absorbe, s'abîme ! Aussi me semble-t-il entendre ce conseil qui sort de son œuvre et plane au-dessus s'il n'y est nulle part écrit : « Jeunes gens, la plus noble manière d'aimer son pays et de se préparer à le bien servir, ce n'est pas de suivre au jour le jour, - je veux dire dans les journaux, - les caprices de l'opinion, et le jeu mouvant des partis. Tout à l'heure, devenus des hommes, vous ne vous tiendrez pas à l'écart de la vie publique, vous vous y mêlerez même, car la France d'aujourd'hui ne permet plus ce détachement stoïque des intérêts communs, vous vous y mêlerez, pourvu que ce soit pour y rendre quelque service et non pour en tirer quelque fruit. Mais, croyez-moi, ces années, ces belles années où vous êtes, laissez-les sans partage aux études sereines, car seules elles donnent l'équilibre et la largeur, la sagesse en un mot qui fait le vrai citoyen. »

Du conseil que je viens de traduire à l'adresse de nos jeunes générations, à celui dont je vais me faire l'interprète, la transition n'est pas difficile. « De grâce, jeunes gens, ne faites point de politique, » c'est la première exhortation de Buffon, et il ajoute : « Soyez toujours de bonne humeur. » Il n'aurait rien compris au pessimisme précoce dont se piquent trop souvent les *rhétoriciens* et les *philosophes* de ce siècle à son déclin. Oh ! je ne méconnaissais point les charmes, les droits même de la mélancolie, je ne voudrais point, mes amis, vous voir fermés à cette *pitié qui vient du spectacle des choses*, comme dit le poète moderne qui ne fait guère ici que paraphraser l'hémistiche le plus doux de l'antiquité, le *Sunt lacrymae rerum* de Virgile. Et si vous me pressiez un peu, quelque soit mon admiration pour Buffon, quel que soit mon désir d'élargir et de multiplier ses titres pédagogiques, je me résignerais à lui trouver une faiblesse, ou plutôt non, une force un peu stoïque et tendue : le lait de la tendresse humaine, pour parler avec Shakespeare, lui fait peut-être quelque défaut, au gré du moins de notre humanité contemporaine. Mais, outre que cette prédication de douceur ne manque point d'apôtres parmi nous, et que la religion de la souffrance, - je le dis à l'honneur de notre temps, - compte parmi ses fidèles quiconque pense et sent aujourd'hui, de sorte que le patronage de Buffon n'y était point nécessaire, cette sympathie pour les misères de notre nature ou de notre condition ne va point sans quelque amollissement des courages. Oubliant que la pitié n'est efficace que si elle doublée d'énergie, notre sentimentalité pessimiste désespère trop souvent devant la grandeur du mal, elle abdique, accablée ou tout au moins languissante, et c'est ici que Buffon, l'infatigable, élève de nouveau la voix pour donner à ces fatigués de la pitié et du rêve une grande leçon d'activité qui est, à sa manière, la plus éloquente, la plus virile leçon de bienfaisance.

Quel est donc cet enseignement si fécond, et à sa façon si fraternel, qui se dégage de cette existence et de cette œuvre, de cette œuvre remplissant à elle seule cette existence ? C'est tout simplement que l'homme est libre, qu'il est l'artisan de sa destinée. A la différence de ces paradoxes d'un autre âge qui deviennent les vérités de l'âge suivant, cette vérité-là, cette banalité, cette naïveté d'autrefois qui a pris un air paradoxal : à mesure que nous avons réclamé plus haut les libertés publiques, nous avons cru de moins en moins à celle du for intérieur, si bien que cet antique lieu commun de croire qu'on peut diriger sa vie fleurit d'une fraîche nouveauté. Dites-vous, mes amis, et redites autour de vous, que la meilleure manière d'être original à l'heure qu'il est, et la plus sûre, ce n'est pas de proclamer que la volonté n'est qu'un mot ; et afin de proclamer qu'elle est une réalité, avec une sincérité contagieuse, efficace, afin de combattre avec succès l'épidémie de mollesse et d'abandon qui est le vrai *mal du siècle*, contemplez le monument que Buffon a élevé pierre à pierre, pénétrez-vous de ce spectacle : car de chaque heure qu'il a vécue, de chaque livre qu'il a achevé il sort un hymne à la volonté. Les anciens racontaient à la jeunesse l'apologue, j'allais dire la parabole, d'Hercule, en un carrefour dangereux, choisissant la voie du devoir, mais encore semble-t-il qu'il ait hésité un moment, qu'il ait eu tout au moins besoin de délibérer, et n'est-il pas tout à fait sûr qu'il l'ait suivie jusqu'au bout. Si le temps était encore aux belles légendes, j'imagine que l'énergie sereine de Buffon en inspirerait une auguste et comme sacrée ! On nous le montrerait par son exemple d'abord, et par la haute estime qu'il professe pour l'homme, - le mettant à part des autres animaux, en une revanche du moraliste sur le savant, le reconnaissant *maître de soi comme de l'univers*, - on nous le montrerait chassant devant lui ce monstre, l'ennui qu'il appelle quelque part le *triste tyran des âmes qui pensent*, dissipant les ombres de la langueur, poursuivant, traquant ce fléau moderne, l'énervement d'un fatalisme raffiné, justifiant enfin ce superbe hommage d'un de ses successeurs à ses deux

académies, de Flourens : « Il met partout sous nos yeux le courage des grands efforts, et il nous le donne. »

Pour qu'aucun chapitre ne manque au cours de morale que je crois lire dans la marge, entre les lignes, de l'œuvre entière de Buffon, je vous dois aussi les préceptes que j'y démêle avec non moins de netteté sur cette moitié de notre être, un peu sacrifiée naguère et trop modeste, j'y consens ; un peu ambitieuse aujourd'hui peut-être et qui semble vouloir réparer par quelque prétention les longs dédains où elle a été tenue : vous devinez que je veux parler de ce que les moralistes d'autrefois, moins polis que les pédagogues, appelaient irrévérencieusement la *bête*. Buffon ne méconnaissait pas les droits du corps à l'estime, à l'exercice, au développement, il ne le traitait point de guenille comme Philaminte. Pour ne point lui manquer d'égards, il avait d'ailleurs le motif le plus solide, le plus personnel, ayant l'âme d'un sage dans le corps d'un athlète, ainsi que disait de lui Voltaire avec une nuance, j'imagine, d'envie discrète pour son superflu de prestance et de santé ; mais Buffon n'entonnait point non plus le dithyrambe du bonhomme Chrysale. S'il y avait eu, de son temps, une ligue de l'éducation physique, je m'assure qu'il en eût été membre d'honneur, n'ayant point le loisir d'assister à ses séances, mais qu'en naturaliste aussi soucieux de l'hygiène que qui que ce soit, il y eût adressé une instruction tirée de son expérience. Nous y eussions appris avec intérêt qu'il se faisait réveiller de grand matin, la journée, sans ce supplément, lui semblant un peu courte ; que le secret de sa santé résidait, à son gré, dans l'assiduité au travail ; qu'à la condition de vivre au Jardin du Roi ou dans le parc de Montbard, l'étude, même acharnée, ne lui paraissait pas dangereuse ; qu'il eût souhaité aux écoliers beaucoup d'air et beaucoup de verdure, pour qu'on pût exiger d'eux beaucoup d'efforts.

Ce sont là les recommandations les plus générales que Buffon adresse à la jeunesse scolaire d'aujourd'hui ; il en est de plus délicates, de plus minutieuses qui semblent avoir prévu quelques-uns des travers les plus intimes, les plus particuliers de votre génération. Gardez-vous de l'improvisation et de ses dangers, à moins de n'avoir rien à redouter de cette audace, imitez la nature qui ébauche, qui prépare lentement ses œuvres, faites des brouillons et corrigez-les ; il n'est pas une page de l'*Histoire naturelle* qui ne vous donne et ne vous répète ce conseil toujours utile, deux fois nécessaire aux heures de production hâtive et fiévreuse. Je sais, Monsieur le Président, qu'en improvisant un discours achevé, vous paraîtrez, tout à l'heure, affaiblir la portée de ce conseil, mais une exception brillante n'enlève rien à la règle de son autorité.

Il n'est pas jusqu'aux défauts extrêmes de la langue à la mode et dont vous vous éprenez parfois, chers élèves, que la sagacité de Buffon ne semble avoir pressentis et visés. C'est d'une part l'excès de réalisme et l'abus du mot propre, - car on peut abuser des meilleures choses ; - c'est de l'autre, l'amour, la recherche de je ne sais quelle pénombre dans les mots et dans les tours, car, à en croire certaine école, les vagues langueurs de l'âme ne sont fidèlement rendues que par le mystère de l'expression. Aux uns, le *Discours sur le style* rappellerait qu'il peut y avoir quelque épaisseur à nommer toujours tout par son nom, que la périphrase, que les termes généraux ont à l'occasion leur charme, et même leur précision et leur à-propos ; les autres, - poètes d'ordinaire, - les énigmatiques, les brumeux, ceux dans la lanterne desquels on voit bien quelque chose, avec le dindon de la fable, quand ils sont clairs, mais sans distinguer très bien, - ceux-là, le *Discours sur le style* les inviterait doucement à la lucidité. A le relire et le méditer, ils n'arriveraient pas sans doute à se convaincre que le

suprême mérite de la poésie est de ressembler à de la belle prose, - et nous leur pardonnerions cet entêtement, - mais ils se persuaderaient peut-être que si le clair obscur, l'*obscurité clarté*, comme dit Corneille, a sa douceur, le moindre inconvénient de l'obscurité, c'est qu'on y voit pas.

En vérité, Buffon, ce penseur qui vivait en dehors du temps, sans date, pour ainsi parler, cet écrivain qui ne se préoccupait que des lois idéales de son art, sans souci de popularité, nous apparaît aujourd'hui marqué, empreint d'une actualité saisissante. Il serait pour nous, s'il nous plaisait de vivre avec lui dans un commerce plus intime, un des maîtres les plus féconds, pour l'éducation de nos caractères et la direction de nos esprits. Nous nous le figurons trop volontiers comme un de ces ancêtres, vénérables sans doute, mais fort lointains, envers qui l'on est quitte pour s'incliner avec respect devant leur air majestueux et leur perruque. Rien n'est moins exact que cette image, sa physionomie est animée, le regard n'en est pas éteint, il est vivant. Ce n'est plus assez de dire, comme on l'a fait souvent, qu'il a revécu dans Cuvier, il vit parmi nous, tout près de nous dans un héritier, le plus direct de son génie. Il a rencontré un jour une hypothèse dont le Buffon de ce siècle a fait une vérité triomphante, il a pressenti la cause de la fermentation et il en a annoncé les plus étonnants effets. « J'ai cru qu'on pouvait présumer que le venin de la vipère et les autres poisons actifs, même celui de la morsure d'un animal enragé, pourraient bien être cette matière active trop exaltée. » Vous m'en eussiez voulu, n'est-ce pas, de ne pas vous lire ces lignes, vieilles de plus d'un siècle, auxquelles le voisinage de l'Institut Pasteur prête ici tant de jeunesse !

Je devrais, je le sens, m'arrêter sur ce rapprochement, car il est ma péroraison la plus naturelle, étant le plus éclatant des hommages, mais vous m'en voudriez aussi, chers élèves, si je ne promettais de votre part, en retour de tant de conseils, de tant d'exemples, de tant de services, et pour tout dire d'un mot, en retour d'un patronage si glorieux, que vous justifierez le nom de votre lycée. Il vous oblige, car vous en sentez la noblesse, vous l'honorerez à votre manière, en étant dignes de lui ; vous ne serez pas tous de grands savants, mais vous pouvez, vous devez tous être, à votre taille, des travailleurs consciencieux ; vous ne serez pas tous de grands écrivains, mais vous pouvez, vous devez être dociles aux leçons d'une œuvre qui est à tous, mais à vous plus qu'à tous les autres. Vous suivrez, - j'en prends pour vous l'engagement, - le double enseignement que Buffon vous donne avec tant d'éclat et vous ferez en sorte qu'un jour, que bientôt l'on puisse dire en parodiant avec respect le plus cité de ses aphorismes : le lycée Buffon, c'est l'homme même !

Hermann DIETZ
(1845-1920)

Agrégé de lettres (1866) et d'allemand (1867)
Professeur à Buffon (de 1889-90 à 1912-13)
précédemment Professeur au Lycée Charlemagne